

Sous la direction de
Laurence Hansen-Løve



La

Philosophie

de

à

**Complet, pratique,
efficace**

- Les notions et concepts
- Les grands auteurs
- Les citations clés



La Philosophie de A à Z

— Sous la direction de
Laurence Hansen-Løve

Élisabeth Clément
Michel Delattre
Chantal Demonque
Michaël Fœssel
Laurence Hansen-Løve
Pierre Kahn
Fabien Lamouche

— Avec la collaboration de
Frédéric Gros, Béatrice Han, Dominique Ottavi,
Myrielle Pardo, José Santuret, François Sebbah



Conception de la maquette : Primo&Primo

Mise en pages : APS-ie

Suivi éditorial : Marie-Gabrielle Houriez

Iconographie : Hatier Illustration

© Hatier, Paris, 2020

Sous réserve des exceptions légales, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite, par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par le Code de la Propriété Intellectuelle. Le CFC est le seul habilité à délivrer des autorisations de reproduction par reprographie, sous réserve en cas d'utilisation aux fins de vente, de location, de publicité ou de promotion de l'accord de l'auteur ou des ayants droit.

Avant-propos

— Pourquoi *La Philosophie de A à Z* ?

➤ *La Philosophie de A à Z* est un dictionnaire pratique de philosophie. Destiné aux élèves de première et de terminale, aux étudiants et à tous ceux qui s'intéressent à la philosophie, l'ouvrage poursuit trois objectifs principaux.

➤ **Constituer une initiation à la langue philosophique** en fournissant une liste aussi complète que possible des termes que les lycéens et les étudiants rencontrent dans les textes classiques et contemporains, sans pouvoir toujours les définir.

➤ **Traiter les notions clés** en explicitant, aussi simplement que possible, les positions philosophiques et les discussions induites par la notion.

➤ Aider les lycéens et les étudiants à **s'orienter dans le maquis des thèses philosophiques** en proposant un nombre conséquent d'articles sur les philosophes, les grandes figures de l'histoire de la pensée et les principaux personnages symboliques.

— Comment est organisé l'ouvrage ?

➤ Classés dans l'ordre alphabétique, chacun des **1 000 articles** est repéré par une couleur : les auteur-e-s et personnages sont en **orange**, les notions en **violet**.

➤ L'ouvrage rassemble plus de 200 articles consacrés à des **auteur-e-s**, des plus anciens (présocratiques, Platon, Aristote...) aux plus contemporains (Butler, Latour, Mbembe, Žižek...) Après une courte biographie, la pensée de chaque auteur-e est développée en un exposé synthétique, suivi de la liste de ses œuvres principales.

➤ Parmi les notions, les **17 notions du bac**, particulièrement développées, sont assorties d'une planche de **citations expliquées**, ce traitement privilégié étant particulièrement utile aux lycéens de terminale pour préparer l'épreuve de philosophie, et aux étudiants du 1^{er} cycle universitaire pour consolider leurs acquis.

— Qu'apporte cette nouvelle édition ?

➤ De nombreux articles ont été revus, actualisés, parfois réécrits, pour être **accessibles** à un public de lycéens dont certains découvrent la philosophie en première, s'ils ont choisi la spécialité « Humanités, littérature et philosophie ».

➤ Cette nouvelle édition comprend également de nombreux **nouveaux articles** en lien avec les grands enjeux contemporains (éducation, écocide, éthologie, féminisme, fondamentalisme, génétique, innovation...).

➤ Conformément à l'élargissement de la liste des auteurs du programme de philosophie en terminale, de nombreux auteurs ont été ajoutés, notamment des femmes (Beauvoir, Butler, Fontenay, Haraway, Hersch, Nussbaum, Wollstonecraft...).

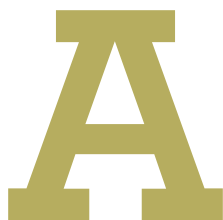
Nous espérons que cette nouvelle édition vous satisfera et vous donnera le désir d'approfondir votre culture philosophique.

Laurence Hansen-Løve

Sommaire

Lettre A	5
Lettre B	45
Lettre C	67
Lettre D	113
Lettre E	143
Lettre F	181
Lettre G	199
Lettre H	211
Lettre I	237
Lettre J	263
Lettre K	273
Lettre L	281
Lettre M	307
Lettre N	347
Lettre O	361
Lettre P	369
Lettre Q	415
Lettre R	417
Lettre S	441
Lettre T	485
Lettre U	507
Lettre V	513
Lettre W	529
Lettre Z	537

Annexes	
Les notions du bac	541
Les auteurs du bac	542



Abraham

— Patriarche biblique (Genèse : 12-25), dont la figure est présente dans les trois grandes religions monothéistes : le judaïsme, le christianisme et l'islam.

Abraham obéit aveuglément à Dieu qui lui demande de quitter la patrie de ses pères pour aller en un pays inconnu, le pays de Canaan (la Terre promise), qu'il destine à son peuple. Dieu a promis à Abraham une postérité innombrable. Alors qu'Abraham est âgé de 99 ans, Dieu lui confirme qu'il aura un fils avec Sara. Mais ce fils, Isaac, si longtemps attendu, Dieu en demande aussitôt le sacrifice à Abraham. Celui-ci n'hésite pas et emmène Isaac sur une montagne où le **sacrifice** doit avoir lieu. Au moment où il lève son couteau sur son fils, l'ange du Seigneur apparaît et arrête Abraham, qui remplace l'enfant par un bélier : « Parce que tu as fait cela, que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique, je te comblerai de bénédictions... »

L'histoire d'Abraham est donc à double titre un **symbole religieux** : **1.** Elle manifeste que **la foi* soutient la volonté** contre toute raison et même lorsqu'il n'y a plus de raison d'espérer. C'est parce qu'il fait preuve d'une subordination aussi totale de sa volonté et de sa raison aux décrets divins, illustrant ainsi l'abnégation requise par le véritable esprit de la foi, qu'Abraham est, en retour, promis par Dieu à une puissance inégalable. **2.** L'exil du peuple juif, que Dieu exige d'Abraham, tend à souligner que ce véritable esprit de la foi ne peut être préservé

du paganisme que par un **recul** toujours renouvelé **vis-à-vis des préoccupations de l'univers social** dans lequel cette foi est vécue.

➔ **christianisme, foi, islam, judaïsme, Kierkegaard, religion**

absolu

— *n. m. et adj.* Du latin *absolutus*, « séparé », « achevé ». • **Sens ordinaire.** Caractérise, dans des expressions comme *pouvoir absolu*, *amour absolu*, une réalité portée à son plus haut degré et ne comportant aucune restriction.

• **Métaphysique.** Désigne un ordre de réalité parfait, autosuffisant, ne se fondant que sur soi.

Absolu s'oppose d'abord à relatif*. En ce sens, est absolu ce qui ne dépend (pour exister, être vrai...) que de soi et de rien d'autre que de soi. Par exemple, une proposition comme « Il fait beau » n'est pas une vérité absolue, parce que sa vérité dépend de conditions atmosphériques précises ; ou encore : un être vivant n'est pas absolu, parce que sa subsistance dépend de conditions extérieures (l'air, l'eau, les aliments...). L'absolu renvoie donc d'abord à une **forme extrême d'indépendance et d'auto-suffisance**. Une chose qui ne présuppose rien d'autre qu'elle-même ne dépend donc d'aucune condition antérieure : l'absolu est toujours un terme premier.

Dans un second sens, **absolu s'oppose à limité, imparfait**. Absolu évoquerait donc, pour une réalité, un **idéal**, sa réalisation complète, son achèvement. Hegel voit dans l'absolu l'aboutissement d'un processus au terme duquel l'Esprit prend conscience de lui-même, à travers l'art, la religion, la philosophie. Toutefois, **l'absence ou le refus des limites** peuvent aussi être interprétés négativement : par exemple, dans l'expression « pouvoir absolu » qui désigne un dispositif abusif et dangereux. De ce point de vue, on parlera d'absolutisme pour désigner le pouvoir illimité et arbitraire des despotes et de certains monarques. Néanmoins, Hobbes* estime pour sa part que l'absolutisme est une caractéristique indissociable du pouvoir qui ne peut être partagé sans être affaibli, voire détruit.

Termes voisins : achevé, anhypothétique, autosuffisant, infini

Termes opposés : contingent, fini, imperfection, limité, relatif

➔ **connaissance, esprit, être, fondement**

abstraction

n. f. Du latin *abstractio*, de *abstrahere*, « tirer », « enlever ».

• **Sens ordinaire.** Idée éloignée de la réalité, chimère.

• **Philosophie. 1.** Action de l'esprit consistant à isoler un élément (une propriété, une relation...) d'une représentation (de personne, de chose...) ou d'une notion. **2.** Résultat de cette action (ex. : *la blancheur ou la dureté en général sont des abstractions*).

Les mots *abstraction* et *abstrait* sont souvent employés de façon péjorative, comme synonymes de « vague », « invérifiable » sans rapport avec la réalité*. L'usage philosophique coïncide en revanche avec le sens propre d'*abstraction*. Constitutive de la pensée et du langage, l'action d'abstraire, loin d'être sans rapport avec la réalité (le concret), consiste au contraire à en considérer les différentes composantes : c'est l'**opération de l'esprit** qui permet, en les traitant séparément, de donner aux qualités des choses et des personnes, aux relations qui les unissent, aux valeurs que nous leur attribuons, à la fois une existence stable et un nom. Des abstractions comme la blancheur, la grandeur, mais

aussi la justice ou la liberté, sont des propriétés des choses, dont l'identification **structure notre connaissance* du réel**, puisqu'elle nous fournit des critères de distinction, de regroupement, de comparaison, etc.

Termes voisins : concept, idée

Terme opposé : concret

➔ **catégorie, concept, connaissance, pensée, réalité, représentation**

absurde

adj. et n. m. Du latin *absurdus*, « discordant », de *surdus*, « sourd ».

• **Sens ordinaire.** Contraire au sens commun.

• **Logique.** Qui comporte une contradiction.

• **Philosophie et littérature.** Qui n'a pas de sens. Selon l'existentialisme, le monde est absurde, puisqu'il n'a pas de sens ; on parle aussi de littérature ou de théâtre de l'absurde pour désigner des œuvres qui illustrent ce thème (Ionesco, Beckett).

C'est au XIX^e siècle, avec Schopenhauer*, que le thème de l'absurde fait son entrée sur la scène philosophique. Pour lui, la vie est absurde, car elle n'a pas d'autre raison d'être que celle d'un « vouloir-vivre » aveugle et sans but. Cette **prise de conscience de l'absurdité du monde** justifie à ses yeux le pessimisme et le détachement. Pour Camus*, loin d'engendrer un rejet dédaigneux du monde, la prise de conscience de l'absurde doit conduire, au contraire, à l'action et à la révolte, c'est-à-dire au **double refus de la passivité nihiliste et de la consolation religieuse**. Sans illusion, mais aussi sans renoncement, le héros mythique Sisyphe* accepte son destin en toute lucidité. Selon Sartre* et l'existentialisme*, si le sens du monde n'existe pas, s'il n'est pas donné, c'est qu'il est à construire. C'est pourquoi l'angoisse* éprouvée devant l'absurde n'est pas tant liée à l'absence de sens qu'à la **prise de conscience de ma liberté** et de ma responsabilité devant un monde dont il dépend de moi qu'il ait ou non un sens.

➔ **acte gratuit, angoisse, Camus, désenchantement, existence, existentialisme, néant**

raisonnement par l'absurde

Raisonnement qui établit la vérité d'une proposition en montrant que sa contradictoire aboutit à une conséquence fausse ou inacceptable. Ainsi, dans *Du contrat social*, Rousseau fait la supposition qu'il existe un « droit du plus fort ». Or, si tel était vraiment le cas, tout individu qui disposerait d'une force quelconque imposerait légitimement sa volonté à ceux qui sont plus faibles. Cette lutte permanente dans les rapports humains susciterait le chaos, et le mot droit ne signifierait plus rien. L'hypothèse initiale est donc rejetée : le « droit du plus fort » n'existe pas.

Termes voisins : incohérent, irrationnel

Termes opposés : cohérent, sensé

académie

n. f. Du nom du jardin d'Académus, près d'Athènes, où Platon dispense son enseignement. L'Académie est l'école philosophique créée par Platon en 387 av. J.-C. Aristote en est membre avant de fonder sa propre école, le Lycée, en 335 av. J.-C. Après Platon se succèdent treize directeurs (scholarques) de l'Académie, jusqu'en 86 av. J.-C. On parle ainsi de deuxième, puis de troisième Académie, qui évoluent vers le scepticisme. Il ne faut donc pas les confondre avec le néoplatonisme.

À partir de la Renaissance, le mot *académie* désigne une assemblée de gens de lettres, d'artistes, de savants, mais aussi des écoles de dessin (par métonymie, une académie est la représentation d'un modèle nu ou de la nudité). En France, les Académies sont les subdivisions administratives de l'Éducation nationale. Par ailleurs, l'Institut de France comprend quatre Académies. La plus connue est l'Académie française, fondée par Richelieu en 1635 ; c'est elle qu'on désigne par le seul substantif « l'Académie ». Par extension, le substantif *académisme* et l'adjectif *académique* renvoient à un style conventionnel, plat, ampoulé.

accident

n. m. Du latin *accidere*, « survenir », « arriver par hasard ». • **Sens ordinaire.** Événement souvent dramatique arrivé de façon inattendue. • **Philosophie.** Ce qui

s'oppose à l'essence et à la substance. L'accident existe non par soi-même, mais en autre chose : les cheveux ou la beauté, par exemple, sont des données accidentelles d'un être humain. Ils ne définissent pas son essence.

Termes opposés : essence, substance

➔ **contingence, hasard, nécessité**

accidentel

adj. • Philosophie. Est accidentel ce qui appartient à une chose de manière contingente, ce qui signifie qu'elle peut ne pas l'avoir tout en restant elle-même. Par exemple, pour un homme, être sage, savant ou fou est accidentel, tandis que posséder la raison est essentiel.

Termes voisins : aléatoire, hasardeux, inattendu, imprévisible

Terme opposé : essentiel

➔ **contingence, essence, hasard**

acculturation

n. f. De l'anglais *acculturation*.

• **Sens ordinaires. 1.** Assimilation par un groupe minoritaire (société traditionnelle, immigrants...) des systèmes de représentation d'un groupe dominant.

2. Abandon des traditions ou des systèmes de références que cette assimilation entraîne, avec l'ensemble de ses conséquences possibles (souffrance individuelle, phénomène de déviance ou de délinquance, mais aussi métissages culturels). • **Psychologie.** Adaptation d'un individu à son environnement social et culturel. • **Ethnologie et sociologie.** Processus par lequel un individu ou une société se familiarisent avec les valeurs et les normes d'une autre culture, puis, éventuellement, les assimilent.

Terme voisin : métissage

Terme opposé : intégrité culturelle

➔ **civilisation, culture, multiculturalisme**

acquis

➔ inné

acte

— *n. m.* Du latin *actum*, « action », « fait accompli », du verbe *agere*, « agir », « faire ». • **Sens ordinaire.** Exercice effectif d'un pouvoir physique ou spirituel de l'homme (ex. : *être responsable de ses actes*). • **Métaphysique.**

1. Mouvement volontaire d'un être ; changement considéré par rapport à l'individu qui le produit. **2.** Réalisation ou accomplissement d'une virtualité, par opposition à la puissance.

C'est à Aristote* que nous devons cette distinction, devenue classique, entre l'être en puissance* et l'être **pleinement réalisé, c'est-à-dire en acte**. Mais la notion d'acte a pour lui deux sens : l'acte est, d'une part, la forme* par opposition à la matière* (la statue achevée par opposition au bloc de marbre), d'autre part, l'exercice même de l'activité par opposition à la puissance ou virtualité (le fait de parler par opposition au fait d'être susceptible de parler). Seul Dieu* est acte pur, soustrait au devenir.

Termes voisins : accomplissement, action, activité, entéléchie, forme

Termes opposés : potentialité, puissance, virtualité

➔ action, Aristote, matière, mouvement

acte de langage

Pour John Austin*, l'énoncé – phrase, proposition ou interpellation – constitue par lui-même une action en ce sens qu'il produit des effets dans le réel. On parlera alors d'**énoncé performatif** : « je te promets », « je t'interdis », « je t'ordonne » ou « je vous déclare unis par les liens du mariage ».

acte gratuit

Acte qui n'est apparemment pas motivé et qui, de ce fait, manifeste l'existence d'une liberté absolue, assimilée à la liberté* d'indifférence. Un crime sans mobile est l'acte gratuit type (*cf. Les Caves du Vatican* d'André Gide et le film *La Corde* d'Alfred Hitchcock). Thème de prédilection de la littérature et de la philosophie

existentialiste, l'*acte gratuit* reste une notion philosophiquement problématique : la volonté de prouver la liberté par un acte supposé sans mobile constitue en effet, par elle-même, un mobile.

acte manqué

Phénomène incontrôlé du comportement humain qui traduit des pulsions ou intentions inavouées, voire inavouables (lapsus*).

action

— *n. f.* Du latin *actio*, « action de faire, d'agir ». • **Sens ordinaire.** Fait de produire un ou des effets dont on est la cause en modifiant des objets (choses, autres personnes ou soi-même), et par lequel on réalise volontairement une intention.

• **Physique.** Effet de l'ensemble des forces exercées par un système sur un autre.

• **Esthétique.** Suite de faits et d'actes constituant le sujet d'une œuvre dramatique ou narrative, intrigue.

On prendra soin de distinguer, comme y invite Arendt*, l'action de la production*. L'action comporte toujours une **dimension morale** dans la mesure où elle procède de la liberté et témoigne d'une capacité d'innovation* qui est propre à l'homme. La production ne résulte pas nécessairement d'un projet individuel ni d'une intentionnalité* humaine, et peut donc être assurée par des automates, des machines ou encore, aujourd'hui, des robots, tout en étant éventuellement pilotée par une intelligence artificielle.

D'une façon générale, le terme désigne l'exercice de la faculté d'agir, c'est-à-dire la **capacité de déployer une énergie en vue d'une fin**. Cette fin peut être particulière : ainsi, chez Freud*, l'« action spécifique » est le processus nécessaire à la satisfaction d'une tendance interne (comprenant l'intervention adéquate sur le milieu externe et les réactions de l'organisme lui-même). Mais les fins que nous nous donnons sont aussi morales et universelles : *action* est alors synonyme de *pratique** et désigne l'ensemble de nos actes, en particulier de nos actes volontaires, qui sont susceptibles d'être qualifiés moralement.

On appelle **philosophies de l'action** toutes les doctrines qui soutiennent la primauté de

l'action par rapport à la connaissance (pragmatisme*, utilitarisme*, humanisme*). Dans une autre perspective mais selon le même schéma, la philosophie antique opposait déjà l'action et la contemplation*.

Termes voisins : acte, effort, réalisation, travail

Termes opposés : contemplation, inaction, pensée, réflexion, théorie

➔ **contemplation, création, force, morale, pratique**

adéquation

— n. f. Du latin *adæquatus*, « rendu égal ».

• **Sens ordinaire.** Adaptation ou égalité parfaite entre deux éléments distincts (une mesure doit être adéquate à ce qui est mesuré).

L'adéquation désigne traditionnellement la **correspondance entre l'esprit et la chose représentée**, correspondance qui définit elle-même la **vérité***. Ainsi, si je pense comme rouge un objet rouge, mon idée de cet objet correspond à la réalité et je suis dans le vrai.

Termes voisins : correspondance, égalité

➔ **jugement, vérité**

admiration

— n. f. Du latin *admiratio*, « étonnement »,

« surprise ». • **Sens ordinaire.** Sentiment d'étonnement et de joie devant ce que l'on juge extraordinaire, imprévu, beau, noble ou grand.

Chez Aristote* ou chez Spinoza*, l'admiration est une **passion issue de l'ignorance** : le vulgaire admire que les choses soient comme elles sont et s'en émerveille comme un sot. Cette passion disparaît avec la connaissance vraie et impassible de l'ordre de la nature.

Mais l'admiration **peut aussi être vue comme propre à susciter la réflexion** : pour Descartes*, elle est ainsi la passion proprement philosophique et la première de toutes. C'est une « subite surprise de l'âme qui fait qu'elle porte à considérer avec attention les objets qui lui semblent rares et extraordinaires » (*Les Passions de l'âme*). Ces objets peuvent être esthétiques ou métaphysiques, et procurent à l'âme un

sentiment de joie, comme à la fin de la *Troisième Méditation*, où Descartes s'arrête devant Dieu pour « considérer, admirer et adorer l'incomparable beauté de cette immense lumière ».

Termes voisins : adoration, émerveillement, enthousiasme, extase, ravissement

Termes opposés : dédain, indifférence, mépris

➔ **amour, connaissance, étonnement**



Adorno (Theodor W.) 1903-1969

📍 REPÈRES BIOGRAPHIQUES

- Né à Francfort d'un père juif allemand et d'une mère musicienne, il étudie la musique et devient l'ami des plus grands musiciens de son temps.
- Séduit par la philosophie dès sa rencontre avec Walter Benjamin en 1923, il soutient une thèse sur Kierkegaard en 1931.
- Il devient l'un des principaux membres de l'École de Francfort, qu'il suit dans son exil américain, avant de se réinstaller à Francfort avec Max Horkheimer au début des années 1950.

Sa **double formation musicale et philosophique** incite très tôt Theodor Adorno à chercher à comprendre, à travers ces deux disciplines, le sort réservé à l'art* et à la culture* modernes dans les sociétés dominées par la rationalité technologique. La grande diversité de ses intérêts et de ses références rend difficile l'exposé systématique de sa philosophie. Celle-ci prend du reste, le plus souvent, la forme de textes courts, de fragments, voire d'aphorismes. L'une des idées maîtresses d'Adorno est celle de dépérissement, de **crise du sens*** : comment comprendre l'autodestruction de la raison* qui semble caractériser le xx^e siècle ? Détournée de ses objectifs initiaux, la raison, après avoir

permis la domination de l'homme sur la nature, devient l'instrument de la domination de l'homme par l'homme. Même la soi-disant démocratisation de la culture ne serait rien d'autre qu'une gigantesque « mystification des masses » par ceux qui en ont la maîtrise. Mais l'expérience et la création esthétiques n'en sont pas moins l'un des derniers modes de résistance accessibles à l'individu : Adorno est un défenseur convaincu de la **modernité en art**.

Un autre grand thème de sa réflexion est la **remise en cause du primat de la seule pensée***, afin de redonner toute sa valeur à la pratique*, au corporel, « qualitativement différent » de la raison à laquelle il est lié.

ŒUVRES CLÉS

- > *Dialectique de la raison* (1944)
- > *Minima moralia* (1951)
- > *Dialectique négative* (1966)
- > *Théorie esthétique* (posthume, 1970)

adventice

— **adj.** Du latin *advenio*, « arriver », « advenir ». • **Sens ordinaire.** Qui survient accidentellement (ex. *une plante adventice : une plante qui pousse sans avoir été semée*). • **Philosophie.** Plus spécialement chez Descartes (*Troisième Méditation*), qualifie une idée qui nous vient « de l'extérieur », par la voie des sens, par opposition aux idées innées (que nous possédons dès la naissance) ou factices (que nous produisons nous-mêmes).

➔ **idée, inné/acquis**

affect

— **n. m.** Du latin *affectus*, « état affectif », « disposition ». • **Philosophie.** État affectif élémentaire, agréable ou pénible. • **Psychanalyse.** Tout état affectif coloré positivement (plaisir) ou négativement (dépense, tension, peine). Chez Freud, notion intermédiaire entre la pulsion (plus ou moins inconsciente et d'origine physiologique) et le sentiment ou le désir.

Terme voisin : émotion

➔ **désir, passion, pulsion, sentiment**

agnosticisme

— **n. m.** Du grec *agnōstos*, « inconnu ».

• **Sens ordinaire.** Refus de se prononcer sur des principes absolus. • **Philosophie.** Refus de se prononcer sur l'existence ou la non-existence de Dieu.

Le terme *agnosticisme* est surtout employé pour désigner une attitude face à la religion, mais il peut être utilisé dans un sens plus général. Il est alors synonyme de scepticisme radical.

Terme voisin : scepticisme

Termes opposés : athéisme, croyance, foi

➔ **Dieu, religion**

agressivité

— **n. f.** Du latin *adgredi*, « attaquer ».

• **Sens ordinaire.** Tendance à l'agression, à l'hostilité. • **Psychanalyse.** Ensemble de tendances susceptibles de se manifester, en particulier chez l'homme, sous la forme d'actions destructrices et violentes (attaquer autrui, le torturer, l'humilier, le tuer...). • **Sens large** (anglo-saxon). Manifestation de puissance, d'énergie, de vitalité, connotée positivement, et associée chez l'homme à l'esprit d'entreprise.

Les problèmes philosophiques soulevés par la notion d'agressivité sont de deux ordres. **En premier lieu, l'agressivité humaine relève-t-elle du seul instinct*** ? Suivant Hobbes* sur ce point, Freud* juge que l'agressivité – qu'il ne confond pas avec la violence* – est une donnée naturelle dont la composante psychologique est néanmoins déterminante. « L'homme est un loup pour l'homme » écrit Plaute – remarquons toutefois que le loup n'est pas un loup pour le loup. C'est la société qui, pour une part, alimente chez l'homme une agressivité dont les manifestations restent chez l'animal, certes spectaculaires, mais autorégulées et relativement limitées.

Le second problème concerne le statut, chez l'homme, des pulsions* de mort. Ces pulsions foncièrement destructrices, auxquelles Freud accorde une place et une fonction décisives au sein de l'appareil psychique (seconde topique), semblent recouvrir l'ensemble des tendances hostiles que tout homme nourrit spontanément à l'égard de ses semblables. La réalité est cependant plus complexe : l'agressivité est également

liée à la sexualité, qui relève des pulsions de vie (Éros*). En outre, chez l'homme, les pulsions de mort se manifestent également, et peut-être même prioritairement, comme auto-agression (sentiment de culpabilité, refus de guérir, tendances régressives et suicidaires...). L'agressivité débouchant ou non sur la violence* exercée sur autrui constituerait, de ce point de vue, une manifestation inéluctable à la fois des pulsions de mort et des pulsions de vie, chez l'homme civilisé tout autant que chez l'homme sauvage.

Termes voisins : animosité, attaque, lutte

Terme opposé : bienveillance

➔ **conflit, Freud, guerre, pulsion, violence**



Alain (Émile Chartier, dit) 1868-1951

📍 REPÈRES BIOGRAPHIQUES

- Il enseigne toute sa vie la philosophie, d'abord en terminale, puis en classes préparatoires, et exerce sur ses élèves (notamment Simone Weil) une influence considérable.
- Durant la Première Guerre mondiale, il est brigadier d'artillerie.
- Marqué par ce conflit, il s'engage politiquement auprès du mouvement radical et reste, même au moment de la montée du nazisme, résolument pacifiste.

Les grandes références

Alain ne se veut ni nouveau ni systématique. Il s'agit davantage de trouver dans les grandes philosophies des instruments pour comprendre le monde et évaluer les maux que l'homme doit vaincre pour être pleinement homme. De Platon*, Alain retient surtout que **la philosophie doit dépasser le monde des apparences**

et de l'opinion, car l'opinion*, même vraie, n'est pas la science. Celle-ci n'est pas seulement la connaissance correcte des effets, mais la connaissance des raisons qui les fondent.

De Descartes*, il retient d'abord le **doute*** ; il permet de résister à notre penchant pour la crédulité ; il invite le citoyen à un nécessaire contrôle des pouvoirs, auxquels l'ordre social exige d'obéir, mais qu'il serait dangereux de respecter aveuglément ; il manifeste enfin qu'il n'est pas de pensée véritable sans volonté*, sans résolution de ne pas se laisser prendre aux facilités des explications premières. C'est encore de Descartes qu'Alain s'inspire lorsqu'il fait de **la conscience*** le **seul fondement de nos pensées**. Cela le conduit à refuser l'idée freudienne de l'inconscient*, « fantôme mythologique » incompatible avec la liberté.

De Kant*, il retient la **théorie critique de la connaissance** : nous ne connaissons pas le monde tel qu'il est, mais tel qu'il est construit à travers les formes de l'espace et du temps, et les catégories de l'entendement. Alain réfléchit aussi sur la morale* kantienne du devoir. Une action n'est pas moralement bonne en fonction de ses effets, mais en elle-même ; être vertueux, c'est être fidèle à soi-même, à un engagement, à une idée de l'humanité, c'est-à-dire être libre : savoir résister aux intérêts comme à la contrainte.

Enfin, le **positivisme*** d'Auguste Comte* a beaucoup influencé Alain, et surtout cette idée que « toutes nos conceptions, sans exception, furent d'abord théologiques ».

Percevoir, c'est juger

Le **rationalisme*** d'Alain l'amène à développer une théorie de la perception* originale, où le jugement tient toute sa place. Soit un dé cubique ; ce que je touche, ce sont seulement des arêtes, des pointes, des surfaces lisses. Mais, réunissant toutes ces apparences* en un seul objet, je juge qu'il est cubique. « La perception est déjà une fonction d'entendement », et en cela, elle est déjà science*. Il s'ensuit que les apparences ne sont jamais trompeuses en elles-mêmes. La perception vraie sauve toutes les apparences, les ordonne et les explique, même celles qui passent pour mensongères : percevoir correctement la brisure du bâton dans l'eau, ce n'est pas ne pas voir cette brisure, c'est la juger d'après les lois optiques qui l'expliquent.

L'imagination et les passions

Si le monde bien perçu l'est grâce à l'entendement, le monde mal connu l'est par la faute de l'imagination*, qu'Alain définit comme une perception fautive. Excepté l'imagination créatrice, qui se matérialise en un objet (l'œuvre d'art), l'imagination est, comme le disait Malebranche*, « une folle » : elle ne produit pas des images, mais de l'imaginaire. La théorie de l'imagination permet de comprendre les passions* : le passionné est celui qui est dominé par son imagination et, comme l'enfant ou le fou, peuple le monde de ses fantasmes. Par la connaissance qu'elle donne des passions, **la philosophie permet de les modérer et de vivre en être raisonnable**. Elle est donc fondamentalement une éthique*.

ŒUVRES CLÉS

- > *Propos* (1908-1919)
- > *Propos sur le bonheur* (1929)
- > *Idées* (1932)
- > *Éléments de philosophie* (1940)



Alembert
(Jean le Rond d')
1717-1783

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

- Membre de l'Académie des sciences, puis de l'Académie française, il est l'un des mathématiciens et des physiciens les plus importants du XVIII^e siècle.
- Il est aussi, grâce à l'*Encyclopédie* qu'il dirige avec Diderot, un représentant éminent de la philosophie des Lumières.

La philosophie de d'Alembert est surtout une **philosophie des sciences**. Il veut concilier la géométrie et l'expérience, le rationalisme cartésien et l'esprit expérimental qui anime la physique du

XVIII^e siècle depuis Newton. Pour lui, les sciences physiques ne sont pas purement empiriques, puisque, si elles ont des objets concrets, ces derniers n'en sont pas moins descriptibles au moyen d'abstractions mathématiques, et que leurs propriétés peuvent être retrouvées déductivement à partir de principes. Selon d'Alembert, la science doit explorer et approfondir sans limites les données de la nature*. En homme des Lumières*, il pense que **le progrès de la connaissance peut entraîner un progrès social et moral** : cette idée fit de lui un des chefs du parti philosophique luttant contre l'obscurantisme*, l'absolutisme politique et le pouvoir de l'Église. Il contribua fortement à la diffusion de telles idées en les propageant dans les diverses académies dont il fut membre.

ŒUVRE CLÉ

- > *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* (1751)

alêthéia

— n. f. Terme grec formé du *α* (préfixe privatif) et de *lanthano*, « être caché », et signifiant donc littéralement : « ce qui n'est pas recouvert ».

Prise en son sens strict, l'*alêthéia* est ce que dévoile une parole qui ne comporte ni mensonge ni erreur. C'est donc par ce terme que les Grecs, et tout particulièrement Platon*, désignent la vérité* de l'être en tant qu'elle ne demeure pas cachée à l'homme. Heidegger* a tenté de revenir à cette conception de la **vérité comme dévoilement*** pour l'opposer à celle de la vérité comme adéquation*. Il s'agissait, pour lui, de montrer que le *Dasein** expérimente la vérité de l'être par le fait d'exister et en deçà de toute connaissance objective.

Termes voisins : ouverture, révélation

➔ *Dasein*, dévoilement, être, vérité

aliénation

— n. f. Du latin *alienus*, « étranger », de *alius*, « autre ». • **Droit**. Vente ou cession d'un bien ou d'un droit. C'est en ce sens que Rousseau, dans *Du contrat social*, parle de l'aliénation de la liberté naturelle en échange d'une liberté civile.

• **Psychologie.** État de celui qui ne s'appartient plus et présente des troubles mentaux tels qu'il ne peut être tenu pour responsable de ses actes. • **Sens large et philosophique.** Processus non conscient par lequel un individu est dépossédé de ce qui le constitue au profit d'un autre, qui l'asservit.

De Hegel à Feuerbach

Le concept d'aliénation apparaît d'abord chez Hegel* et renvoie à un **double mouvement**. L'Esprit*, pour s'accomplir, doit **s'extérioriser**, s'objectiver dans une œuvre (*Entäußerung*), mais aussi et du même coup **se rendre étranger à lui-même** (*Entfremdung*). L'histoire est, selon Hegel, ce processus par lequel l'Esprit, se perdant d'abord, se retrouve en fait et s'accomplit à travers ses réalisations : l'art, la religion et enfin la philosophie. Disciple, puis critique de Hegel, Feuerbach* reprend le concept d'aliénation mais en un sens uniquement négatif. Selon lui, l'homme projette en un au-delà les qualités qui lui sont propres. Dieu n'est que l'essence de l'humanité rendue étrangère à elle-même. La **critique de la religion comme aliénation** doit permettre à l'homme de réaliser son essence.

Aliénation et exploitation

Cette critique de l'aliénation religieuse est, selon Marx*, insuffisante. Il faut encore comprendre pourquoi l'homme a besoin de religion, que Marx qualifie d'« opium du peuple ». C'est pourquoi il applique le concept d'aliénation à l'analyse du travail salarié dans ses premiers écrits, l'**aliénation essentielle** étant pour lui de nature **économique et sociale**. En vendant sa force de travail, le travailleur devient étranger à son travail*, considéré aussi bien en tant que processus (le travail est « divisé », « parcellarisé ») qu'en tant que produit (qui échappe au travailleur salarié, puisqu'il n'en est pas le propriétaire). L'aliénation recouvre ici à la fois une dépossession psychologique et économique. Selon Althusser, cette ambiguïté amène finalement Marx à renoncer à l'usage de ce terme et à parler d'*exploitation* pour décrire les rapports sociaux de production et d'*idéologie** pour rendre compte de la façon illusoire dont les hommes se représentent leurs conditions matérielles d'existence.

La société de consommation

Tandis que pour Marx et ses disciples, l'aliénation résulte principalement de la situation des travailleurs qui, dans le processus de production, sont dépossédés de leur humanité, pour nombre de philosophes post-marxistes au contraire, l'aliénation dans le système capitaliste ne concerne pas seulement les conditions du travail. Elle excède même largement le registre de l'exploitation économique. Dans *L'Homme unidimensionnel* (1964), Marcuse* soutient que c'est la société de consommation dans son ensemble et dans toutes ses composantes qui dégrade les citoyens. Constamment sollicités par la publicité et obsédés par le désir de paraître, ils intériorisent les normes de la société productiviste. La **marchandisation de toute chose** et la **logique du profit** finissent par coloniser toutes les composantes de la vie sociale, à commencer par le temps libre et les loisirs. La culture, le sport, le divertissement, la télévision, les jeux vidéo, Internet et les réseaux sociaux, les plates-formes de streaming, etc., conduisent les individus à s'enfermer dans des bulles, à se couper de toute vie sociale et à se **désintéresser de l'action politique ou associative**. Pour Guy Debord (*La Société du spectacle*, 1967) et Adorno*, nous sommes tous devenus les acteurs plus ou moins consentants d'une aliénation qui est d'autant plus radicale et profonde qu'elle n'est pas interrogée ni même soupçonnée.

Termes voisins : asservissement, dépossession

Terme opposé : liberté

→ **Adorno, communisme, Francfort (École de), idéologie, liberté, Marcuse, Marx, religion, travail**

allégorie

— n. f. Du grec *allos*, « autre », et *agoreuein*, « parler en public », d'où *allégorein*, « parler par images ».

• **Sens ordinaire.** Récit imagé construit de façon à figurer une signification abstraite, exigeant une interprétation. • **Sens esthétique** (peinture, sculpture, littérature). Tout procédé d'expression consistant à recourir à une image pour renvoyer à un sens abstrait.

Terme voisin : image

→ **interpréter, symbole**

altérité

— *n. f.* Du latin *alter*, « autre ».

- **Sens large.** Caractère de ce qui est autre.
- **Sens strict.** Qualité essentielle de l'autre, ou encore différence caractéristique de l'être-autre (de l'autre que moi notamment).

Termes voisins : différence, étrangeté

Terme opposé : identité

➔ **autrui**

altermondialisme

— *n. m.* De *alter*, « autre », et mondialisme.

Né à la fin des années 1980, l'*altermondialisme* est le nom donné au rassemblement des mouvements sociaux (« mouvement des mouvements »), qui se reconnaissent dans l'idée qu'**un autre monde est possible** et que **le monde n'est pas une marchandise**. Sa critique porte non pas sur la mondialisation elle-même mais sur son pilotage par le néolibéralisme*. Ses propositions et les valeurs qui l'animent se placent sur le terrain des alternatives à cette logique, en matière économique et financière, écologique, sociale et sociétale, et démocratique. Ce rassemblement se caractérise par son hétérogénéité (du réformisme à l'anticapitalisme ou à l'antiproductivisme), son caractère international (réunions périodiques de forums sociaux, mondiaux ou par continent, manifestations lors des réunions du G7, etc.), son attachement à l'autonomie et à l'auto-organisation, ce qui le conduit à une méfiance endémique à l'égard des syndicats et des partis politiques, voire des associations. L'altermondialisme ne doit être confondu ni avec l'antimondialisme, propre aux partisans du protectionnisme et parfois du nationalisme, ni avec l'internationalisme, attitude de solidarité de classe entre les exploités et de paix entre les peuples du monde entier.

➔ **capitalisme, écocide, écologie, néolibéralisme**



Althusser (Louis) 1913-1990

📍 REPÈRES BIOGRAPHIQUES

- Né en Algérie, il adhère au Parti communiste français en 1948 après une jeunesse militante chrétienne.
- En 1948, il est aussi nommé agrégé répétiteur à l'École normale supérieure, où il enseigne jusqu'en 1980.
- En 1980, il étrangle son épouse Hélène Rytman. Il passe les dix dernières années de sa vie en hôpital psychiatrique et se consacre à la rédaction de son autobiographie intellectuelle, *L'avenir dure longtemps*.

Marxiste, Althusser a marqué, dans le contexte politique des années 1960, toute une génération d'étudiants en proposant une **lecture renouvelée et antidogmatique de Marx***. Il faut d'après lui séparer radicalement l'œuvre du jeune Marx, inspiré par la philosophie de Hegel* et de Feuerbach*, et le Marx de la maturité préoccupé surtout par une analyse économique de l'histoire et de la société, et dont *Le Capital* est le fleuron. Le jeune Marx resterait marqué par l'humanisme* philosophique : il voit dans le travail salarié l'*aliénation** de l'essence générique de l'homme que le communisme aura pour tâche de réaliser. Dans l'œuvre économique ultérieure, en revanche, le concept scientifique d'exploitation se substitue au concept philosophique d'aliénation. Ce passage représente pour Althusser une véritable « coupure épistémologique », au terme de laquelle le marxisme se constitue comme science en s'affranchissant de l'influence de l'hégélianisme.

Inspiré par le structuralisme* et les conceptions du psychanalyste Lacan*, Althusser voit dans la « science » marxiste de la société et de l'histoire un « procès [c'est-à-dire un processus] sans sujet ». Cela implique selon lui que **le marxisme est un « antihumanisme théorique »**. Il faut

comprendre par là, non pas que le marxisme se désintéresse des hommes et de l'amélioration de leurs conditions de vie, mais que l'homme n'est pas une catégorie en fonction de laquelle les phénomènes sociaux et leurs transformations historiques peuvent se comprendre.

ŒUVRES CLÉS

- > *Pour Marx* (1965)
- > *Lire Le Capital* (avec É. Balibar, R. Establet, P. Macherey et J. Rancière, 1965)
- > *Positions* (1976)
- > *L'avenir dure longtemps*, suivi de *Les Faits* (posthume, 1993)

âme

 n. f. Du grec *anemos*, « air », « souffle », du latin *anima*, « souffle », « vie », « âme » (principe vital) et *animus*, « esprit », « âme » (siège de la pensée).

• **Biologie.** Principe de vie, de croissance et de mouvement ; principe organisateur du vivant. • **Psychologie.** Principe ou organe de la pensée. • **Religion.** Principe spirituel, immatériel et éternel de l'homme et, dans certaines religions, de tous les vivants.

• **Sens dérivé.** Esprit qui anime quelque chose, au point de lui donner le pouvoir d'exprimer la pensée, les sentiments, etc., ou de le faire ressembler à un être vivant (particulièrement en esthétique).

À travers la notion d'âme se rejoignent des préoccupations en apparence très hétéroclites, puisqu'elle est tour à tour convoquée dans la tradition biologique pour expliquer l'organisation et le fonctionnement du vivant*, en métaphysique et en psychologie pour rendre compte de la pensée et de l'affectivité, et dans la religion pour fonder la croyance en l'immortalité.

Le principe d'organisation du vivant

L'âme est d'abord le souffle qui anime un corps* vivant. Elle apparaît en effet comme le principe d'organisation du vivant. Matérielle (chez Démocrite* et Empédocle*, chez les

épicuriens et les stoïciens) ou immatérielle (chez les pythagoriciens et les platoniciens, puis dans la tradition classique dominante), la notion d'âme est requise pour **rendre compte de la complexité de la vie et articuler les diverses fonctions vitales**. Dans *De l'âme*, Aristote* en étudie les diverses manifestations dans la totalité des corps animés, en fonction d'une complexité croissante et hiérarchisée des êtres vivants. L'âme est alors conçue comme la forme immatérielle des corps vivants, indissociable de ceux-ci, et elle exerce diverses fonctions, elles-mêmes hiérarchisées : fonction nutritive, présente chez tous les vivants et renvoyant à l'âme simple des végétaux, assurant la croissance et la reproduction ; fonction sensitive, apparaissant avec les animaux inférieurs ; fonction motrice (ou appétitive) se rajoutant aux deux précédentes chez les animaux supérieurs ; enfin fonction intellectuelle (délibérative, voire spéculative) chez l'homme.

Le principe de pensée

C'est cette dernière fonction, apparaissant au sommet de la hiérarchie du vivant, qui, lorsqu'elle est privilégiée, conduit au sens exclusivement spirituel, ou métaphysique, voire religieux : l'âme, principe de pensée, **privilège et essence de l'homme, ouvrant sur la liberté et la moralité**. L'âme est alors conçue comme immatérielle, séparable du corps, et peut même être considérée comme immortelle et éternelle (cf., entre autres, le *Phédon* de Platon*, qui tire argument de la parenté entre l'âme connaissante et les Idées* éternelles pour présenter l'immortalité de l'âme comme « un beau risque à courir » ; la tradition judéo-chrétienne ; la *Deuxième Méditation* de Descartes*, qui ne démontre pas l'immortalité de l'âme mais assure sa possibilité en établissant l'indépendance substantielle de l'âme par rapport au corps). Dans une perspective religieuse, l'âme est de surcroît présentée comme un don de Dieu* assurant le privilège de l'homme face au reste de la création.

Le matérialisme* moderne, porté au XVIII^e siècle par La Mettrie*, ne voit en l'âme qu'une « chimère » destinée à effrayer les sots et les ignorants (*L'Homme-machine*, 1747). Certains philosophes contemporains continuent d'interroger la pertinence d'une telle idée (cf. le « fantôme dans la machine » de Gilbert Ryle*). Les développements récents de l'imagerie cérébrale

conduisent la neurobiologie, dans le sillage de Jean-Pierre Changeux*, à faire l'économie de cette notion jugée trop métaphysique.

Terme voisin : esprit

Termes opposés : corps, inertie

➔ **animal, animisme, conscience, corps, Descartes, éternité, pensée, psychologie, réminiscence, substance, vie, vitalisme, vivant**

belle âme

Hegel* désigne par « belle âme » l'état de la « bonne conscience morale », lorsqu'elle se satisfait de la seule pureté de ses intentions. Forte de ce repli dans la simple conviction* subjective :

1. Elle se trouve dans l'incapacité d'agir réellement dans le monde tel qu'il est effectivement ; or, une conscience morale incapable d'agir est-elle une conscience* ? N'est-elle pas plutôt une forme d'ignorance ? Est-elle morale ? N'est-elle pas plutôt une chimère ouvrant la voie à l'hypocrisie ? **2.** Elle se croit en état de réformer le monde tel qu'il est – ce qui la condamne, tel Don Quichotte, à se battre contre des moulins à vent. La belle âme a compris que la pureté de l'intention est un élément essentiel de la morale*, mais elle ne s'est pas encore donné les moyens d'agir moralement, ni par conséquent de faire exister de la moralité dans le monde

➔ **éthique, idéalisme, morale**

union de l'âme et du corps

Le problème de l'union de l'âme et du corps* se pose dans le cadre classique des dualismes*, qui les considèrent comme deux réalités de nature radicalement différente, voire – le plus souvent – comme deux substances* distinctes. Comment expliquer, dans ces conditions, que non seulement elles cohabitent en un même être, tel que l'homme, mais qu'elles puissent même agir l'une sur l'autre, comme c'est le cas dans les passions* ? Ainsi Descartes*, par exemple, parle-t-il de l'union consubstantielle de l'âme et du corps comme d'une réalité indiscutable, mais pour une part incompréhensible par un esprit humain. Ce problème ne se pose évidemment pas dans le cadre des monismes*,

ni *a fortiori* des matérialismes*, qui refusent de considérer l'âme et le corps comme deux réalités différentes, mais affirment au contraire que ce sont deux aspects d'une même réalité.

amitié

— *n. f.* Du latin *amicitia*, « amitié », équivalent du grec *philia*. • **Sens ordinaire.**

Lien de sympathie et d'affection entre deux (ou plusieurs) personnes, qui ne repose ni sur l'attrait sexuel ni sur la parenté. • **Chez Aristote.** Attachement sélectif entre deux personnes ; bienveillance active et réciproque qui en résulte ; l'amitié parfaite (c'est-à-dire authentique) a pour condition la vertu des amis (*Éthique à Nicomaque*).

Le mot grec *philia* comporte un sens large (sentiment d'attachement et d'affection pour les autres) et un sens étroit auquel Aristote* s'est plus particulièrement attaché. L'amitié vraie, qu'il appelle « amitié parfaite », est sélective, rare et recherchée. Elle comporte trois caractères.

1. Elle est une **vertu***, c'est-à-dire qu'elle n'est ni une puissance* (une simple disposition) ni une passion, mais une disposition permanente acquise par habitude et entretenue activement.

2. L'amitié accomplie relève d'un choix libre et d'une décision partagée de **bienveillance réciproque**.

3. L'autre est **aimé pour lui-même** et non pour les bénéfices que je peux tirer de cette amitié (amitié utile, amitié plaisante).

Quoique d'inspiration plus chrétienne, la conception kantienne de l'amitié (*cf. Doctrine de la vertu*) est tout aussi exigeante : réalisant un subtil équilibre entre l'inclination naturelle et le respect, l'amitié parfaite n'est peut-être alors qu'une « pure idée », rarement réalisée dans les faits. Ricœur* suit Kant* dans son refus de dissocier l'amitié de l'obligation morale mais admet en même temps avec Aristote que cette bienveillance partagée est peut-être la forme la plus accomplie de notre humanité. Dès lors, il faut considérer non seulement que l'amitié rend heureux, mais qu'elle est « en un sens, le bonheur même », dont elle partage également la « vulnérabilité ».

Termes voisins : affection, sympathie

Termes opposés : haine, indifférence, inimitié

➔ **amour, bonheur, philosophie, sagesse, vertu**

amour

— *n. m.* Du latin *amor*, « amour », « affection », « vif désir ».

• **Sens ordinaires.** 1. Affection réciproque entre deux personnes incluant aussi bien la tendresse que l'attraction physique.

2. Attachement à une valeur, à un idéal, à une idée ; intention, ou volonté, de s'y dévouer (ex. : *l'amour de l'humanité*).

• **Philosophie.** Tendance à s'unir avec l'autre, c'est-à-dire soit à le posséder continuellement, soit à former un tout avec lui (ex. : *l'amour de Dieu*).

En affirmant dans *Le Banquet* que **l'amour est le véritable ressort de la philosophie**, Platon* découvre la place centrale de ce concept. Encore convient-il de distinguer soigneusement l'amour égoïste et possessif qui poursuit l'autre comme un objet à dévorer (« L'amant aime l'aimé comme le loup aime l'agneau », écrit Platon) et l'amour authentique qui délivre de la souffrance du désir et conduit l'âme jusqu'au banquet divin. Car l'amour véritable – très vite rassasié par les nourritures sensibles – ne peut être comblé que par la contemplation, par-delà le beau, le vrai et le bien. Comme aspiration à l'absolu, l'amour est par excellence le moteur de la philosophie, définie à l'origine comme amour de la sagesse.

La tradition philosophique reprendra généralement cette **opposition entre l'amour-passion (égoïste) et l'amour-action (altruiste)**, depuis les stoïciens qui condamnent sans appel le premier jusqu'à Kant* qui montre que seul « l'amour pratique » (souci véritable et désintéressé du bien de l'autre) est moralement exigible, tandis que « l'amour pathologique » (lié à notre sensibilité et à notre intérêt) est impossible à commander (*Fondements de la métaphysique des mœurs*). On peut toutefois remettre en cause cette dichotomie et soutenir « qu'il existe entre la conscience morale et la conscience amoureuse une secrète affinité » (Alain Finkielkraut, *La Sagesse de l'amour*, 1984).

Termes voisins : affection, altruisme, amitié, générosité, tendresse

Termes opposés : égoïsme, haine

→ autrui, compassion, désir, devoir, éros, passion, romantisme

amour de soi/amour-propre

Selon Rousseau, l'amour de soi correspond à une inclination naturelle et primitive du cœur

humain, qui est à la racine de la moralité : on ne se soucie des autres que parce que l'on se met à leur place et que l'on s'aime soi-même. L'amour-propre est au contraire une passion artificielle (née de la société) et moralement funeste, fondée sur la comparaison avec autrui et le désir de paraître et de dominer. Il constitue un dévoiement social de l'amour de soi.

analogie

— *n. f.* Du grec *analogos*, « qui est en rapport avec », « proportionnel ». • **Sens ordinaire, logique et philosophie.**

1. Égalité de rapport entre quatre éléments pris deux à deux (ex. : $a/b = c/d$).

2. Comparaison ou similitude entre éléments qui, semblables sous un certain angle, sont par ailleurs différents.

Termes voisins : rapport, ressemblance, similitude

Termes opposés : différence, opposition

→ déduction, induction

analyse

— *n. f.* Du grec *analuein*, « délier ».

• **Logique et mathématiques.**

1. Chez les Grecs : méthode par laquelle on démontre une proposition en remontant de proche en proche jusqu'à une proposition déjà connue dont la première dépend.

2. Au XII^e siècle : procédé de mise en équations de grandeurs inconnues avec des grandeurs connues, afin de déterminer les premières (algèbre). 3. Aujourd'hui : étude des relations de dépendance entre diverses grandeurs (calcul infinitésimal, combinatoire...).

• **Philosophie.** Mise en lumière des parties constitutives d'un tout. Chez Descartes, elle est une méthode de découverte par opposition à la synthèse qui est une méthode d'exposition. • **Science.** (chimie). Décomposition d'un tout en ses éléments. • **Psychanalyse.** Nom donné à la cure analytique.

Terme voisin : décomposition

Terme opposé : synthèse

→ logique, méthode

analytique (philosophie)

— Désigne un courant philosophique qui s'est développé à partir du début du XX^e siècle en Angleterre avec Bertrand Russell et Alfred N. Whitehead. Il se caractérise par la tentative de traiter les problèmes philosophiques, notamment ceux de la philosophie de la connaissance, à partir d'une analyse logique du langage.

Lever les faux problèmes

La philosophie analytique est née à la fin du XIX^e siècle du **renouveau d'intérêt pour la logique*** et en particulier de l'idée, développée par le logicien allemand Gottlob Frege*, selon laquelle le langage formel peut être un « formulaire de la pensée pure », c'est-à-dire une **langue symbolique de l'enchaînement des idées**. Un tel langage* pourrait alors servir d'instrument à la philosophie* en l'aidant à reformuler de façon rigoureuse et dépourvue d'ambiguïté des problèmes que les langues naturelles (français, anglais, etc.) formulent mal, parce que, si elles sont adaptées à la communication*, elles ne le sont que très imparfaitement à la connaissance. La structure grammaticale des langues naturelles ne correspond pas en effet à la structure logique du langage. Dire que telle lessive « lave plus blanc que blanc » est logiquement inepte. En outre, un symbole linguistique peut avoir des usages logiquement confus, c'est-à-dire être utilisé pour exprimer des fonctions logiques différentes. Tel est le cas du verbe être, qui sert tantôt à attribuer une qualité à un sujet (« Socrate est athénien »), tantôt à exprimer une relation (« Pierre est plus grand que Paul »), tantôt encore à indiquer une existence (« Il est des pays où l'on meurt de faim »).

La philosophie analytique conçoit donc la philosophie comme une **entreprise d'élucidation du langage**, considérant en effet que bon nombre de problèmes que les philosophes se sont toujours posés – notamment les problèmes métaphysiques – sont de faux problèmes, parce que, selon l'expression de Bertrand Russell*, ils sont « cousus d'une mauvaise grammaire ». Telle est également la conviction de Ludwig Wittgenstein* dans son *Tractatus logico-philosophicus* et le point de départ du positivisme* logique du Cercle* de Vienne.

Les apports de la philosophie analytique

1. Elle contribue à une reformulation originale et novatrice des théories de la connaissance. Là où la philosophie classique s'interrogeait sur les rapports que les représentations entretiennent avec les objets, la philosophie analytique met au premier plan la question du langage et de la signification. À l'interrogation kantienne : « À quelles conditions des concepts – *a priori* – peuvent-ils s'appliquer au monde ? », elle substitue cette autre question : « À quelles conditions le langage peut-il signifier le monde, puis le représenter adéquatement ? » Il convient donc de **formuler des propositions simples**, exprimant des faits élémentaires sur lesquels on s'appuiera **pour élaborer**, par déduction logique, **une représentation globale du réel** (c'est ce projet de reconstruction du langage – et, partant, du monde – à partir de propositions simples, ou atomiques, que Russell appelle « atomisme logique »).

2. Elle utilise le **formalisme* logique dans le traitement des problèmes philosophiques**. Ce parti pris procède d'une méfiance à l'égard des langues naturelles et renoue avec le projet – ou le rêve qui fut, déjà au XVII^e siècle, celui de Leibniz* – de fonder la connaissance sur une langue symbolique idéale.

3. Écartant par principe toute spéculation métaphysique, elle est attentive aux avancées scientifiques et s'efforce d'aborder les problèmes philosophiques dans un même **esprit de prudence et de rigueur**. C'est ainsi, par exemple, que Gilbert Ryle* dénonce le « mythe cartésien de la vie mentale intérieure » et montre qu'il est possible de traduire le discours sur l'esprit en termes de savoir-faire, capacités, facultés, etc. Avec P. F. Strawson (1919-2006), la philosophie du langage se transforme en philosophie de l'esprit* et s'engage sur la voie d'une paradoxale « métaphysique descriptive ». Selon N. Goodman (1906-1998), enfin, il convient de s'interroger sur les relations que les symboles entretiennent avec les « mondes multiples » de la connaissance. L'ordre et la régularité de l'univers trouveraient leur origine, selon ce philosophe, non pas dans la psychologie du sujet (comme c'est le cas pour Hume*) mais dans le fonctionnement du langage considéré comme un système de symboles.

Évolution et perspectives

Après la Seconde Guerre mondiale, la philosophie analytique infléchit ses recherches. On distingue : une première philosophie analytique (Russell), centrée à Cambridge, qui examine le **langage du point de vue de son traitement logique** et en vue de sa capacité à dire la vérité ; et une seconde philosophie analytique, développée surtout à partir d'Oxford, qui examine le **langage ordinaire**, en arguant qu'il recèle des richesses, des distinctions et des subtilités que la simple approche logique ne permet pas de saisir. Les représentants de cette seconde génération de philosophes analytiques sont Ryle, Strawson et surtout Austin*, dont le livre *Quand dire, c'est faire* est publié en 1962. Il y montre que le langage n'est pas seulement un moyen de connaître le monde, mais un acte total, impliquant un jeu de relations complexes entre les interlocuteurs, le contexte, les conditions de communication et d'action (pragmatique)...

Cette évolution de la philosophie analytique anglaise correspond à l'évolution de la pensée de Wittgenstein qui finit par renoncer aux thèses du *Tractatus* pour enseigner que le langage est fait d'une multiplicité de jeux ayant chacun leurs règles propres. Le langage scientifique, et en général la fonction cognitive du langage, n'est alors qu'un jeu de langage parmi d'autres, dont il n'y a pas lieu de proclamer la supériorité. De telles transformations de la philosophie analytique la conduisent aujourd'hui à investir les domaines de l'éthique* ou de l'esthétique*, en analysant les façons que nous avons d'exprimer nos jugements de goût ou nos jugements moraux.

➔ **Austin, Cercle de Vienne, déconstruction, Frege, langage, logique, Russell, Ryle, signification, Wittgenstein**

anarchie

— **n. f.** Du grec *an* (préfixe privatif) et *arkhê*, « pouvoir », « autorité » : « absence de pouvoir ». • **Sens ordinaire.** Signifie un état de désordre social dû à un manque d'autorité politique. Le mot a une nuance péjorative et l'adjectif correspondant est *anarchique*. • **Politique.** Doctrine de l'anarchisme.

Le mot *anarchisme* naît au XIX^e siècle avec Proudhon*. Il se divise alors en trois principales branches : l'anarchisme mutualiste (Proudhon) ou individualiste (Max Stirner) ; l'anarchisme collectiviste ou communisme libertaire (Bakounine, Kropotkine) ; l'anarcho-syndicalisme. Il existe aussi un anarchisme chrétien. L'anarchisme revêt des formes diverses (Stirner, Proudhon, Bakounine), mais il se caractérise en général par :

- le **refus de tout principe extérieur d'autorité**, religieux ou politique (« Ni Dieu, ni maître ») ;
- une **critique de l'État*** au nom de l'individu* : tout État (même la démocratie) est tyrannique ; il empêche la libre expression de l'individu en réglementant sa vie sociale ;
- l'idéal d'une **organisation de la société par elle-même**, c'est-à-dire sans institutions ou appareils d'État, fondée sur l'association des producteurs (mutuelles, coopératives...) et l'absence de propriété privée.

Termes voisins : désordre, nihilisme, révolte

➔ **autorité, individualisme, liberté, Proudhon, révolution, socialisme, société**

Anaxagore (de Clazomène) 500-428 av. J.-C.

📍 REPÈRES BIOGRAPHIQUES

- Il arrive à Athènes vers 462 av. J.-C. et a pour élève Périclès qui devient son ami.
- Au début de la guerre du Péloponnèse, il est condamné pour impiété et doit s'exiler à cause de son matérialisme. Il s'établit à Lampsaque, en Asie mineure, jusqu'à sa mort.

La physique d'Anaxagore explique le cosmos* en soutenant que la réalité originaire est un « mélange primitif » de tous les éléments séminaux. Ce mélange a été ensuite ordonné par un principe organisateur, éternel, séparé des choses et que l'on ne peut limiter : le *noûs** (littéralement : « l'intelligence », « l'esprit » – mais le *noûs* d'Anaxagore n'est pas immatériel). Ces éléments séminaux, divisibles à l'infini, restent

tous, ne serait-ce qu'en proportion infime, présents dans toute chose, même lorsqu'ils n'y sont pas perceptibles : rien n'est purement soi-même. C'est ce qui explique, par exemple, que les substances végétales puissent se transformer en chair animale ou que le cheveu naisse du non-cheveu. Cette théorie physique conduit Anaxagore à expliquer non seulement la nature et le vivant, mais aussi les astres et leurs mouvements (dont la tradition mythologique grecque faisait des phénomènes divins) de façon purement **matérialiste**. C'est sans doute pourquoi on l'a considéré comme **l'un des précurseurs lointains de l'attitude scientifique moderne**. Dans l'Antiquité, il est l'objet de critiques, y compris de la part de Platon (*Apologie de Socrate*, *Phédon*).

ŒUVRE CLÉ

> Il ne reste d'Anaxagore que quelques fragments de son traité *De la nature*, transmis par Simplicius. Ce que nous savons de lui nous vient de témoignages indirects (Platon, Aristote, Diogène Laërce, Plutarque...).

Anaximandre (de Milet) v. 610-v. 545 av. J.-C.

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Probablement élève de Thalès, il est connu non seulement pour sa physique mais aussi pour des études géographiques, astronomiques et cartographiques.

Selon Anaximandre, l'Univers tire son origine d'un principe indéfini, l'*apeiron* (l'« **indéterminé** »), d'où sont issus les **quatre éléments**, opposés deux à deux et gouvernés par des principes de compensation, la « justice » interdisant que l'un d'entre eux domine les autres. À partir de l'indéterminé se forme une substance mixte, capable de produire le chaud et le froid, puis une sphère de flammes qui se développe autour de l'air entourant la Terre, comme une écorce. Cette sphère se déchire en anneaux qui donnent naissance au Soleil, à la Lune et aux étoiles. Les corps célestes sont donc des anneaux creux

emplis de feu. Ils possèdent des ouvertures par où respirer ; c'est pourquoi nous les voyons briller. Le cercle du Soleil est le plus haut, puis vient celui de la Lune, enfin celui des étoiles ; la Terre, au centre, est un cylindre plat, qui flotte dans l'infini. Et ce jusqu'à ce que le cosmos* se résorbe à nouveau dans l'indéterminé, avant d'entamer un autre cycle cosmique. Les mondes se succèdent ainsi les uns aux autres.

ŒUVRE CLÉ

> Il reste d'Anaximandre moins d'une dizaine de citations issues de *De la nature*. Ce que nous savons de lui nous vient de très nombreux témoignages indirects (Aristote, Diogène Laërce...).

âne de Buridan

— Âne imaginaire qui, selon le philosophe Buridan (XIV^e siècle), ayant également faim et soif, hésite entre une botte de foin et un seau d'eau et, incapable de choisir, se laisse mourir.

Il est l'illustration de la **liberté* d'indifférence**, c'est-à-dire de la situation d'une personne incapable de choisir entre deux actes, les mobiles ou motifs en faveur de l'un ou de l'autre étant équivalents. Chez Descartes*, cette liberté d'indifférence est considérée comme « le plus bas degré de la liberté », même si elle témoigne en même temps d'un pur libre arbitre qui apparence l'homme à Dieu.

angoisse

— *n. f.* Du latin *angustus*, « étroit », « serré », de *angere*, « opprimer », « étrangler ». • **Psychologie**. État physique d'oppression mêlée de crainte diffuse, généralement accompagné de signes somatiques divers (palpitations cardiaques, troubles respiratoires ou sudatoires, etc.) et d'origine psychique indéterminable par le sujet. • **Philosophie**. Dans les divers courants existentialistes, état de la conscience face au néant.

Tandis que crainte, peur, terreur, panique ont, à divers degrés, un objet déterminé, **l'angoisse est éprouvée comme étant sans objet** : on ne sait pas dire par quoi exactement on est

angoissé. La différence entre l'anxiété et l'angoisse est une différence d'intensité et de durée (un fond durable d'anxiété latente s'oppose à la crise d'angoisse).

Une expérience de l'existence

Kierkegaard* introduit la notion d'angoisse pour décrire l'état de crainte et de tentation éprouvé par la conscience face à un possible existentiel dont elle n'est pas en mesure de comprendre la nature. C'est, par exemple, la situation d'Adam et Ève au paradis, face à l'interdit divin : « De l'arbre de la connaissance du bien et du mal tu ne mangeras pas, car, le jour où tu en mangeras, tu mourras certainement » (Genèse, I, 2, 17.) Ils ne peuvent, par hypothèse, comprendre ni l'interdit, ni la menace, car ils ne savent pas encore s'il est bien ou mal d'obéir et ignorent ce qu'est la mort. Mais, précisément, l'interdit révèle ainsi des possibles dont la nature est indéterminable et fait par là naître la tentation au sein de l'innocence. Cette **conjugaison de tentation et de crainte face à l'inconnu**, c'est l'angoisse. Dans toutes les situations d'angoisse, selon Kierkegaard, l'homme est ainsi en proie au refus de rester soi mais en même temps à la crainte de ne pas le demeurer... L'angoisse, comme le désespoir, en s'intensifiant, élève progressivement l'individu vers le sens de la foi.

L'expérience du néant

Chez Heidegger*, l'angoisse a pour horizon la mort. C'est l'**expérience originelle du néant***, grâce à laquelle la « réalité humaine » (le *Dasein**) éprouve qu'elle est « en retrait » par rapport à la plénitude de l'être – et c'est précisément cela qui lui permet d'interroger l'être et de le dévoiler (cf. « Qu'est-ce que la métaphysique? », dans *Questions I*). Chez Sartre*, l'angoisse est surtout **conscience de la responsabilité* totale qui découle de la liberté de l'homme**, désormais sans excuse, puisque rien ne s'impose d'en haut à lui et qu'il est le seul auteur des valeurs que son existence affirme.

Angoisse et agressivité

Selon la psychanalyse, l'angoisse est l'effet d'une conversion de la libido*, lorsque celle-ci, du fait de l'histoire du sujet, ne parvient pas à se fixer sur un objet conscient. Elle peut alors être comprise, à la suite du refoulement* et

de l'intériorisation des interdits qui l'ont causée, comme **agressivité retournée contre soi-même**, et se manifester face à des situations normalement génératrices de craintes maîtrisables, mais dont l'exaspération et la diffusion tiennent ici au fait qu'elles masquent le véritable foyer, inconscient, de l'angoisse (névroses* d'angoisse, phobies).

Termes voisins : anxiété, crainte

Termes opposés : quiétude, sérénité

☞ **absurde, agressivité, doute, existence, existentialisme, hystérie, Kierkegaard, libido, mort, néant**

animal

 *n. m.* Du latin *animal*, « être animé », de *anima*, « souffle ».

• **Sens ordinaire.** Être vivant organisé, doué de sensibilité et de mobilité. • **Biologie.** Par opposition au végétal, être vivant organisé se nourrissant exclusivement de matière organique et capable, généralement, de se déplacer.

On peut caractériser l'animalité par l'**instinct*** (comportement inné, commun à une espèce). Par opposition, l'homme se définit alors par l'intelligence* (animal doué de raison), le langage*, la sociabilité* (animal politique), par la liberté* ou le travail*. Cette **opposition de l'homme et de l'animal** peut être conçue soit comme une gradation interne au monde animal lui-même : l'homme est l'être le plus évolué du règne animal ; soit comme une séparation absolue : l'homme n'est pas uniquement un animal ; il n'appartient pas seulement au monde naturel mais relève d'un monde spirituel supérieur, ou au moins radicalement différent. L'animal est alors ce qui n'est pas humain en l'homme.

Descartes* porte cette opposition à son comble, en faisant de l'animal un pur mécanisme, semblable aux machines* automates (théorie des animaux-machines) et en réservant à l'homme seul la pensée. Cette distinction absolue peut paraître l'expression d'un certain anthropocentrisme*. Remis en partie en cause par Rousseau*, pour qui le sentiment de pitié*, germe de moralité en l'homme,

porte sur tout être sensible, homme ou animal, cet anthropocentrisme est combattu par Peter Singer* (*La Libération animale*, 1975) ou Élisabeth de Fontenay* (*Le Silence des bêtes. La Philosophie à l'épreuve de l'animalité*, 1998). Certains mouvements écologistes, dans le sillage de Tom Regan*, veulent aujourd'hui faire reconnaître des **droits de l'animal** analogues aux droits de l'homme.

Termes opposés : humain, végétal

➔ **âme, Bentham, écologie, éthique animale, Fontenay, Haraway, instinct, intelligence, mécanisme, nature, Nussbaum, Regan, Singer, spécisme/antisécisme, vie**

animisme

— *n. m.* Dérivé du latin *anima*, « âme ».

- **Histoire de la philosophie.** Doctrine selon laquelle l'âme est le principe de la vie des corps organisés. En ce sens, *animisme* est synonyme de *vitalisme*.
- **Sociologie, anthropologie.** Croyance de type religieux selon laquelle les phénomènes ou objets naturels sont des vivants, habités par des âmes ou des esprits qui agissent, comme les volontés humaines, en fonction d'intentions.

Terme voisin : vitalisme

Terme opposé : mécanisme

➔ **anthropomorphisme, Comte, enfance, religion**

anomie

— *n. f.* Du grec *a* (préfixe privatif) et *nomos*, « loi » : « absence de loi ».

- **Chez Durkheim.** Absence ou désintégration des systèmes de normes collectives, caractéristique des sociétés individualistes : l'anomie serait largement responsable de la fréquence des suicides dans les sociétés modernes (on parle de « suicides anomiques »).

➔ **angoisse, individualisme, loi, modernité**

Anselme (de Canterbury) 1033-1109

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Né à Aoste, en Italie, le théologien et philosophe est abbé du Bec (aujourd'hui Le Bec-Hellouin) avant de devenir en 1093 archevêque de Canterbury.

Le programme philosophique d'Anselme est à l'opposé de la position de certains théologiens du Moyen Âge qui récusent comme inutile, voire nuisible, toute tentative faite par la raison* de comprendre les articles de foi*. Au contraire, la foi doit être « en quête d'intelligence », ce qui signifie non pas que la foi religieuse dépend de sa rationalisation, mais qu'**une foi éclairée vaut mieux qu'une foi aveugle**.

Anselme propose donc un argument visant à *prouver* l'existence de Dieu*, argument qui entrera dans l'histoire de la philosophie, grâce à Kant*, sous le nom d'**argument ontologique** et que l'on retrouvera notamment chez Descartes*. Formulé par Anselme, cet argument peut se résumer ainsi : la pensée de Dieu est la pensée d'un être « tel que rien de plus grand ne peut être conçu ». Or on ne peut pas penser un tel être et en même temps lui refuser l'existence car, alors, ce ne serait pas la pensée de l'être tel que rien de plus grand ne peut être conçu. Cette « démonstration » de l'existence de Dieu ne prétend pas nier la supériorité de la foi sur la raison. Les articles de foi demeurent des mystères et sont comme tels incompréhensibles. Mais le fait que le principe de la foi (Dieu) soit, quant à lui, rationnellement compréhensible, montre que si les articles de foi sont bien au-dessus de la raison, ils ne lui sont pas contraires.

ŒUVRES CLÉS

- > *Monologion* (1076)
- > *Proslogion* (1078)

Antéchrist

— *n. m.* Du grec *anti*, « contre », « adversaire de », et *Christ*.

- **Sens théologiques. 1.** Désigne à l'origine les adversaires du Christ, en particulier

ceux qui ne reconnaissent pas son caractère divin (« Qui est le menteur, sinon celui qui nie que Jésus soit le Christ ? Le voilà, l'Antéchrist », Jean, Épîtres, 2, 22). **2.** Dans la tradition chrétienne, le terme est aussi utilisé pour désigner l'esprit du mal.

• **Chez Nietzsche.** La figure de l'Antéchrist, souvent jumelée avec celle de Dionysos, est brandie moins contre Jésus lui-même que contre le christianisme et, plus spécialement, contre sa morale négative.

Anthropocène

— n. m. Du grec *anthropos*, « être humain », et *kainos*, « récent ». • **Géologie.**

Époque actuelle de l'évolution de la Terre, caractérisée par la domination humaine.

• **Écologie.** Concept qui englobe l'ensemble des transformations environnementales en cours, engendrées par les activités humaines. • **Philosophie.** Moment crucial de l'histoire où, faute d'un changement de cap, les conditions de la vie humaine sur Terre ne seront plus garanties.

Introduit en 2000 par le météorologue et chimiste néerlandais Paul Josef Grutzen, ce néologisme caractérise le fait que l'humanité est devenue une force géologique : c'est elle qui modifie le climat et entraîne une perte de biodiversité qui n'est comparable qu'à celles provoquées, il y a des millions d'années, par la collision entre la Terre et des astéroïdes. Comme ces deux désastres écologiques en cours sont au fond liés à l'exploitation des énergies fossiles par le capitalisme* depuis la fin du XVIII^e siècle, certains historiens parlent plutôt de « Capitalocène ».

➔ **capitalisme, écocide, écologie**

anthropocentrisme

— n. m. Du grec *anthropos*, « homme », et du latin *centrum*, « centre ». • **Sens ordinaire.** Attitude consistant à tenir l'homme pour le centre du monde et la fin (c'est-à-dire le but) de tout le reste de l'Univers (ainsi les planètes et les étoiles

sont présentées, dans la Genèse, comme des luminaires placés par Dieu pour éclairer la Terre et ses habitants).

➔ **anthropomorphisme, ethnocentrisme, humanité**

anthropologie

Chaque science humaine désigne son objet et précise ses méthodes. L'anthropologie est, comme l'indique son étymologie (du grec *anthropos*, « homme »), l'**étude de l'homme en général** ; en ce sens, elle englobe l'ethnologie* et entretient des rapports avec l'histoire* et la philosophie*.

Des points de vue différents sur l'homme

De quel homme l'anthropologie parle-t-elle ? La médecine étudie son organisme ; la psychologie*, ses désirs et son comportement ; l'ethnologie, ses cultures ; la sociologie*, l'interaction avec autrui dans son mode de vie ; la philosophie*, les conditions de possibilité de son savoir et d'une vie harmonieuse. L'anthropologie, elle, met l'accent sur le fait que **l'homme est un être de culture, qui change et évolue**. L'histoire de l'alimentation, du corps, de la sexualité, de la famille, de l'enfance, du rapport à la mort, etc., peut ainsi s'inclure dans l'anthropologie.

Le fait culturel

La diversité historique et géographique des cultures* amène à se poser une question essentielle : quelle est l'unité de l'humain ? **Qu'est-ce que l'humanité ?** Si elle n'essaie pas d'y répondre, l'anthropologie risque alors de se ramener à une simple zoologie de l'espèce humaine, à une anthropologie physique. Les plus grands anthropologues, en s'intéressant surtout au fait culturel, ont, au contraire, enrichi notre idée de l'humain : ainsi, par exemple, Lévi-Strauss*, lorsqu'il médite sur le caractère universel de la prohibition de l'inceste, comme passage nécessaire de la nature à la culture pour tout être et tout groupe humains. Mais si elle cherche à **dégager les invariants culturels de l'humanité**, l'anthropologie a aussi contribué à **remettre en cause l'idée de nature humaine**, ensemble de traits caractéristiques indépendants des cultures, qui font l'humanité

de l'homme. Sans nier l'universalité de certaines règles fondatrices de la culture, elle a toujours mis à distance cette idée de nature humaine, préoccupée surtout par les **hommes concrets** qu'elle étudie dans leur diversité.

Un monde commun ?

Cette mise à distance ne va pas sans danger. Ne risque-t-on pas d'être plus attentif aux différences* entre les hommes qu'à ce qui peut les unir et, sous le prétexte d'un respect des différences, de renoncer à penser un monde commun ? Les recherches philosophiques actuelles montrent au contraire une **indéfectible unité de l'humanité**, du fait de la communication (la raison s'exprime dans des jugements formulés dans un langage* : l'homme est un être parlant, donc doué de raison, et, réciproquement, doué de raison, donc parlant). L'anthropologie ne saurait trouver son objet, l'homme, tout en faisant l'économie d'une réflexion sur le caractère universel de ce qui constitue l'humanité. Or c'est la raison qui peut lui procurer des repères universellement valables, y compris dans le domaine des valeurs. C'est pourquoi l'anthropologie ne peut pas non plus se passer de la définition philosophique de l'homme comme personne*, membre de la communauté humaine et sujet de droit possédant une dignité.

Sans cela, se limitant à l'étude des faits, elle se contenterait de constater ce qui est, sans **poser la question de la valeur**, et présenterait tout comportement culturel ou social comme équivalent. Avant l'essor de toute anthropologie scientifique, Kant* avait déjà insisté sur le fait qu'une anthropologie n'est possible que si elle tient compte de la liberté* et de la perfectibilité humaines. Il assignait du reste à cette sorte de connaissance un but pragmatique*, celui de nous instruire de l'état réel de l'homme, à partir duquel celui-ci peut et doit tendre vers un état meilleur.

ŒUVRES CLÉS

- > Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique* (1798)
- > Mauss, « Essai sur le don » (1923-1924), dans *Sociologie et Anthropologie* (1950)
- > Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale* (1958-1973)

Termes voisins : ethnographie, ethnologie, sociologie

➔ culture, *habitus*, homme, humanité, raison, science, valeur

anthropomorphisme

■ n. m. Du grec *anthropos*, « homme », et *morphê*, « forme ». • **Sens ordinaire.** Attitude consistant à se représenter tous les êtres – dieux, esprits, animaux, voire choses – sur le modèle de l'homme.

➔ anthropocentrisme, homme, préjugé, religion, subjectivité

Antigone

■ Figure mythologique qui symbolise la résistance aux lois iniques.

Dans la tragédie de Sophocle, Antigone brave l'autorité du roi, son oncle Créon, en enterrant son frère Polynice, à qui Créon a refusé une sépulture. Elle représente ainsi pour les Grecs **la loi naturelle face à la loi civile**. En termes plus modernes, on peut interpréter le personnage d'Antigone du point de vue du **conflit entre la conscience morale, individuelle, et l'autorité politique**. Pour Hegel*, elle est l'affirmation de la particularité (la famille, sa relation avec son frère) contre l'État* qui est un universel* et, comme tel, dépasse le particulier.

antinomie

■ n. f. Du grec *antinomia*, « contradiction entre les lois dans leurs applications pratiques ». • **Sens ordinaire.** Contradiction. • **Droit et théologie.** Contradiction entre deux lois ou deux principes dans leur application pratique à un cas particulier. • **Philosophie.** Selon Kant, contradictions dans lesquelles s'engage la raison lorsqu'elle va au-delà des phénomènes et prétend atteindre l'absolu.

Kant* montre dans la *Critique de la raison pure* que la raison* ne peut rien connaître

avec certitude au-delà du monde phénoménal. Pourtant, lorsqu'elle suit sa pente naturelle, elle cherche à découvrir l'« inconditionné » : elle s'emploie alors à démontrer, avec des arguments apparemment solides, à la fois une chose... et son contraire. Les **antinomies de la raison pure** sont les contradictions auxquelles elle aboutit alors (« Le monde a un commencement dans le temps ; il n'a aucun commencement dans le temps » ; « nul n'échappe au déterminisme naturel ; l'homme est libre, il n'y est pas soumis », etc.).

Terme voisin : contradiction

➔ **conflit, démonstration, dialectique, phénomène, preuve, raison**

antithèse

— n. f. Du grec *antithêsis*, de *anti*, « contre », et *thêsis*, « action de poser », « thèse ». • **Sens ordinaire.** Opposition entre deux termes, propositions, idées, choses, etc. • **Logique et philosophie.** Proposition qui énonce le contraire d'une autre.

Dans l'« Antithétique de la raison pure » (*Critique de la raison pure*), Kant* examine quatre thèses sur la nature et l'origine du monde, et montre comment à chacune d'elle peut être opposée la **thèse inverse, ou antithèse**. On peut par exemple soutenir soit que « le monde a un commencement dans le temps » et qu'il est « limité dans l'espace », soit qu'« il n'a ni commencement dans le temps ni limite dans l'espace ». La raison se trouve devant une antinomie*, dans la mesure où elle peut apporter des preuves aussi bien à l'antithèse qu'à la thèse*.

Chez Hegel*, l'antithèse constitue le **second moment du mouvement dialectique*** : au moment de la thèse succèdent celui de l'antithèse puis celui de la synthèse*. Par exemple, le néant est le contraire ou antithèse de l'être, et le devenir est l'unité ou synthèse des deux, puisqu'une chose ou un être « en devenir » à la fois sont et ne sont plus ce qu'ils étaient l'instant d'avant. (Héraclite* défendait la même idée en affirmant de façon métaphorique qu'« on ne se

baigne jamais deux fois dans le même fleuve », puisque l'eau n'a cessé de couler entre les deux moments.)

Terme voisin : contradiction

Terme opposé : thèse

➔ **antinomie, contradiction**

apathie

— n. f. Du grec *apatheia*, de *a* (préfixe privatif) et *pathos*, « douleur » :

« insensibilité ». • **Sens ordinaire.** État d'indifférence qui se traduit par l'inaction.

• **Chez les stoïciens.** Idéal positif d'absence de passion, forme de sérénité.

Termes opposés : inquiétude, passion

➔ **ascétisme, ataraxie, bonheur**

aperception

— n. f. Terme créé par Leibniz et signifiant l'acte par lequel le sujet prend conscience de lui-même. • **Chez Leibniz.** (Par opposition aux « petites perceptions » qui ne sont pas conscientes.) Prise de conscience réfléchie, par la monade, de l'ensemble de ses perceptions, c'est-à-dire de son état intérieur. • **Chez Kant.** Conscience de soi, soit empirique, soit transcendante ; l'aperception transcendante (c'est-à-dire le « je pense ») confère l'unité au divers de la pensée.

Terme voisin : conscience

➔ **je, moi, monade, transcendantal**

apodictique

— adj. Du grec *apodeikticos*, « démonstratif ». • **Philosophie.**

Une proposition ou un jugement sont apodictiques quand ce qu'ils énoncent est une vérité nécessaire. Telles sont par excellence les vérités de la logique et des mathématiques. Pour Kant,